

« LES LUMIÈRES DU LIBAN, CE SONT LES ARTISTES ! »

QUEL ESPOIR POUR LE LIBAN, MINÉ PAR UNE SÉRIE DE CONFLITS ET DE CRISES, DONT L'EXPLOSION D'AOÛT 2020 AYANT SOUFFLÉ LE CŒUR DE BEYROUTH ET LA FAILLITE BANCAIRE ET SOCIALE EN COURS SEMBLANT S'INSCRIRE DANS UN LONG ET TRAGIQUE JEU DE DOMINOS? EN SONDANT L'ART LIBANAIS DE CES 70 DERNIÈRES ANNÉES, « L'EXPOSITION DE SOLIDARITÉ » DE L'INSTITUT DU MONDE ARABE, SELON LES TERMES DE CLAUDE LEMAND, PRINCIPAL DONATEUR DE SON MUSÉE, Y TROUVE LES TÉMOINS D'UNE RÉSISTANCE AUX DOGMES ET AUX CONFORMISMES ET LA POSSIBILITÉ D'ÉCLAIRER LE CHAOS.

ENTRETIEN AVEC CLAUDE LEMAND



LUMIÈRES DU LIBAN.

ART MODERNE ET CONTEMPORAIN DE 1950 À AUJOURD'HUI

INSTITUT DU MONDE ARABE, PARIS

DU 21 SEPTEMBRE 2021 AU 2 JANVIER 2022

COMMISSARIAT : NATHALIE BONDIL, ÉRIC DELPONT ET CLAUDE LEMAND





Fatima El-Hajj. *Une promenade*.
2011, acrylique et huile sur toile, 150 x 175 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.

TOM LAURENT Parti du Liban « dans la douleur » en 1976, vous n'avez pas cessé d'aider votre pays natal, par le biais de l'attention et du soutien que vous portez à ses artistes. Quels mots vous viennent quant à votre relation au Liban ?

CLAUDE LEMAND Notre action parle pour nous : le fonds Claude et France Lemand et le musée de l'IMA avaient programmé *Algérie mon Amour*, exposition consacrée aux artistes algériens de la collection, qui aurait été suivie de *Lumières du Liban*. Les explosions du 4 août 2020 en ont décidé autrement. Dès le lendemain, j'ai demandé au président Jack Lang de bien vouloir inverser le calendrier. C'est ma manière habituelle de réagir, depuis les traumatismes que j'ai subis à Beyrouth en

décembre 1975 : transformer la tragédie en actions positives, prendre des initiatives pour marquer notre solidarité avec le peuple libanais, lourdement éprouvé par l'accumulation de tant de malheurs, et plus particulièrement avec le monde des arts et de la culture. De même, nous étions partis pour une exposition qui rendrait compte de façon exhaustive de l'histoire des arts au Liban, avec des prêts d'œuvres de périodes et d'artistes absents de la collection du musée, en faisant appel notamment à la fondation Barjeel, qui était d'accord pour nous les prêter. Mais nous avons préféré continuer à montrer l'exceptionnelle collection du musée, constamment enrichie par notre fonds à l'occasion de chaque exposition, et plus particulièrement *Lumières du Liban*. Grâce à notre donation et à nos nouvelles acquisitions, la collection du musée de l'IMA est passée de 47 œuvres de 20 artistes du Liban à 611 œuvres de 62 artistes !

Etel Adnan. *Paysage 2*. 2014, huile sur toile, 32 x 41 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.

Lumières du Liban exprime notre solidarité avec les artistes du Liban, notre admiration pour leur créativité exceptionnelle et notre mission de les faire connaître et valoriser en France, en Europe et dans le monde. Cette exposition nous permettra de témoigner de la face lumineuse d'un autre Liban, creuset de civilisations et de cultures disséminées à travers les cinq continents. Ce Liban, inventeur de la marine marchande et de l'alphabet, facteur de liens millénaires entre les peuples, créateur de la Nahda laïque, cette renaissance de la langue, des lettres et

de la pensée politique et sociale d'un nouveau monde arabe moderne, libéré autant du joug des Ottomans que des croyances et des interdits de religions et de sociétés sclérosées et féodales.

Entre Beyrouth capitale arabe des arts dans les années 1950-60 et Beyrouth meurtrie par une guerre civile (1975-1990) dont les plaies continuent d'être à vif, l'exposition et les œuvres qui y sont montrées – datées des années 1950 à nos jours – sont-elles avant tout des témoins d'une





À gauche : Ayman Baalbaki. *Yuk*.
2012, polyptique, acrylique sur toile sur bois, 235 x 229 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.

Ci-dessus : Philippe Audi-Dor. *Les Brisés*.
2020, éclats de verre, épingles, coffret, 11 x 40 x 30 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.

histoire où le rêve d'une société unie a laissé place au conflit et à l'urgence ?

Personne n'est prisonnier de la chronologie et chaque artiste est libre d'exprimer son monde comme il l'entend. Les œuvres d'art me touchent particulièrement quand elles réussissent à être à la fois profondément singulières et universelles, et c'est là l'essence de mon propos. On ne va pas enfermer chaque artiste dans une catégorie, les artistes de tous les arts sont libres, leurs inspirations sont multiples ; ce sont eux « les lumières du Liban ».

C'est ainsi que, dans ses peintures, Shafic Abboud n'a pas voulu montrer la guerre, les destructions et la mort dans un style réaliste. C'est sa personnalité, sa liberté et



Tagreed Darghouth. *The Abyss calls forth the Abyss*.
2015, polyptyque, acrylique sur toile, 200 x 360 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.

son art. J'ai appelé « transfigurative » sa peinture de la maturité. Ainsi, à la mort de son amie Simone et alors qu'il était lui-même malade, il a peint *Les Robes de Simone* : un enchantement pour les yeux et l'esprit. On retrouve la même « transfiguration » dans sa série des *Cafés engloutis* de 1990, peintures consacrées aux cafés traditionnels du bord de mer à Beyrouth qu'il adorait fréquenter et que la guerre avait détruits : du jaune lumineux, de l'orange d'une grande beauté. Ce n'est pas de la joie, mais une célébration de la lumière et des couleurs, de la vie au Liban dans toute sa splendeur. Il a appelé *L'Aube* sa dernière toile de 2003 ; il y a là l'espoir et un testament. Fatima El-Hajj, artiste de la génération suivante, a vécu toute la guerre civile et toutes les guerres et les malheurs qui ont suivi ; elle souffre encore dans son corps et dans son âme, mais elle n'a jamais peint de scènes de guerre ou de destruction. Faut-il la rejeter comme non représentative de son temps ? Quand elle peint un jardin, c'est peut-être une référence au *Jardin* de Monet, tout comme au sien propre dans le sud du Liban, mais c'est aussi son jardin intérieur enchanté.

D'ailleurs, nous avons volontairement bouleversé et inversé l'ordre chronologique, vu la plongée du Liban dans le chaos politique, économique, financier, social, sanitaire et alimentaire, la désespérance qui s'est abattue sur tous les Libanais.

Pour autant, le conflit s'inscrit très directement dans les œuvres de certains artistes — Ayman Baalbaki ou Tagreed Darghouth ?

Ceux qui sont nés dans les années 1960-70 sont plus fortement marqués par la guerre — y compris Serwan Baran, l'Irakien de Beyrouth — mais qu'ils s'expriment par une approche documentaire, de manière lyrique ou expressionniste, voire parfois violente, il faut avant tout regarder leurs œuvres, sans a priori. Et dans le cadre d'une période donnée de l'histoire chaotique du Liban, on s'aperçoit que les réponses sont variées. La mise en rapport chronologique permet d'observer cela. Ainsi, si l'on remonte à Shafic Abboud et sa génération, passés par l'Académie libanaise des Beaux-Arts (ALBA) et l'École de Paris, ils ont formé la génération suivante, comme Fatima El-Hajj, elle-même à son tour professeure d'Ayman Baalbaki et Tagreed Darghouth. Mais comme Abboud est sorti du sillon de ses maîtres postimpressionnistes en allant à Paris, ces artistes nés dans les années 1970 ont trouvé une manière expressionniste dans le séminaire d'été mené en Jordanie par Marwan, peintre syrien installé à Berlin. Et parmi les tout jeunes artistes, Hala Ezzeddine est l'une des dernières étudiantes de Fatima El-Hajj mais sa peinture, loin de l'impressionnisme vieillissant de sa professeure, est plus proche de celles de Baalbaki ou Darghouth, qu'il s'agisse de portraits

d'enfants syriens réfugiés auxquels elle enseignait le dessin à la frontière nord du Liban ou de ses récentes vues de Beyrouth.

En quoi ces œuvres vous paraissent-elles dépasser les assignations identitaires qui minent le Liban – et que rejette une grande part de la société civile, comme on l'a vu lors des mouvements récents ?

Le Liban n'est pas que le Liban, il dépasse de loin ce petit pays et ce petit peuple et il a des résonnances partout dans le monde. Abdul Rahman Katanani est un Palestinien né au Liban, diplômé de l'Université libanaise, et se sent libanais. Tarek Elkassouf est établi à Sydney, mais il a son atelier de design et de sculpture au Liban tout comme le Kurde d'Irak Serwan Baran. Layal Nakhlé, jeune vidéaste née en Côte d'Ivoire, de mère belge, a proposé un film réalisé depuis Barcelone, alors en confinement, où se superposent les paroles d'une amie lui racontant la situation libanaise. Le Liban a toujours fonctionné comme un creuset humain et culturel, il a accueilli les Arméniens ayant échappé au génocide, les Palestiniens après 1948, les Syriens, les Irakiens et tous ceux qui recherchaient la liberté. Moazzaz Rawda (1906-1986), l'artiste la plus âgée de l'exposition, est née dans une famille turque de Bagdad et c'est en venant dans les montagnes libanaises l'été – comme les milliers de familles aisées irakiennes et koweïtiennes qui fuyaient les chaleurs de leurs pays dans les années 1920-60 – qu'elle a rencontré son futur mari avec lequel elle s'est installée dans la capitale libanaise, où Janine Rubeiz, galeriste centrale dans les années 1960, l'avait exposée. L'âge d'or de Beyrouth doit beaucoup à des personnalités, des artistes et des poètes venus d'ailleurs, de France (Henri Seyrig l'archéologue et collectionneur, André Masson, Max Ernst, Georges Mathieu), de Palestine (Mona Saudi y eut sa première exposition et y a établi son atelier) ou encore d'Irak, de Syrie, d'Égypte et du Soudan.

Khaled Takreti. *Baluchons 3*.
2017, acrylique sur toile, 146 x 114 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.



Hala Ezzeddine.
Beyrouth.
2020, huile sur toile, 170 x 197 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.





En parlant d'urgence, qu'en est-il en particulier du soutien à des jeunes artistes dont l'exposition réunit les œuvres, dans le contexte d'une crise sociale, politique et économique dont l'explosion du port de Beyrouth en août 2020 est sans doute l'un des épisodes les plus symboliques ?

Nous avons lancé un appel aux jeunes artistes du Liban (21 à 35 ans) fin août 2020, le thème proposé étant leur vision de la ville de Beyrouth, son passé son présent ou son futur : nous avons reçu 130 dossiers de candidature et en avons retenu 11. Pour eux, ce soutien passe par l'acquisition de leurs œuvres par le fonds Claude et France Lemand-IMA, mais aussi en les valorisant par leur donation aux collections du musée de l'IMA qui, en tant que musée de France, les rend inaliénables. Il faut dire qu'avant cela, le plus jeune des artistes libanais dans la collection était Ayman Baalbaki, né en 1975 ! Nous avons écarté les œuvres de dimensions trop monumentales, mais les artistes étaient libres d'utiliser tous les médiums. La petite pièce d'un des lauréats, Philippe Audi-Dor, tente de reconstituer la carte du Liban en agençant des bris de verre récoltés dans son atelier, tenus par 216 clous, soit le nombre de victimes de l'explosion, et Elias Nafaa a repris dans son installation *Ruines intemporelles* une chanson fameuse d'Asmahan, rappel d'un âge d'or en Égypte et au Levant où l'on rêvait de Vienne. Pour certains, nous avons aidé à produire les œuvres au Liban, comme *Yalla Tnam (Dors mon enfant, dors)* de Tarek Elkassouf, entrelacs de fragments de cuivre s'élevant en une stèle dédiée aux deux enfants de 4 ans victimes des explosions. Car sur place tout est devenu cher, même les tubes de peinture sont hors de prix pour les artistes. Ce soutien à la production s'étend à d'autres artistes, comme le photographe François Sargologo avec sa série *Carbone 14. La Faille*, qui met en rapport avec poésie les paysages nocturne et diurne des hauteurs du mont Liban en été.

Vous avez confié la scénographie de *Lumières du Liban* à l'architecte libanais Carl Gerges. Pourquoi ce choix ? Qu'en est-il de sa réalisation ?

L'aménagement de la salle des donateurs et toute la scénographie, que l'IMA a confiés à Carl Gerges, jeune architecte beyrouthin, a vu ses éléments produits au Liban, acheminés jusqu'à Paris et montés par des techniciens libanais... la couleur des murs elle-même a été fabriquée avec de la terre du Liban ! Notre solidarité avec le Liban est réelle et concrète, et c'est au même titre que les artistes ont été directement aidés, alors que l'argent « frais » manque cruellement au Liban en ce moment. Carl Gerges a réussi à métamorphoser le côté abrupt de la descente vers l'exposition, qui nous donnait initialement l'impression d'une descente aux enfers, en travaillant l'éclairage et en fai-

Moazzaz Rawda. *Femme 1*.
Vers 1960, bois, 173 x 70 x 24 cm.
Musée de l'IMA, Paris.



Shafic Abboud. *L'Aube*.
2003, huile sur toile, 105 x 120 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.

sant confiance à l'humanité que recèlent les œuvres, tout en laissant le parcours remonter vers la lumière, en passant par la salle hypostyle où il a installé un chemin de dix grandes sculptures sur socles, comme celles de Moazzaz Rawda, Chaouki Choukini, Tarek Elkassouf ou Hady Sy. En lien avec Gilles Khoury, il a émaillé le parcours de supports visuels, coupures de journaux, vidéos, extraits d'articles ou citations qui permettent de contextualiser ces œuvres, « dressant une sorte de parallèle entre l'Histoire et l'histoire de

l'art du Liban », comme il l'explique. Et le parcours intègre la musique, dont la voix de Fayrouz, symbole d'un Liban uni et fraternel, des extraits de compositeurs célèbres et des formes d'art qui connaissent un développement récent, comme le roman graphique avec Mazen Kerbaj, fils de l'artiste Laure Ghorayeb dont le dessin mêle trait et écriture. Mazen Kerbaj s'adresse toujours à Beyrouth, dans *Lettre à la Mère* ou *Chère B.*, exprimant l'ambivalence de ses sentiments pour la ville et la société qui l'a vu naître. ■